

Le sport, un objet philosophique

Isabelle QUEVAL

Le sport est-il bon à penser ? Un ouvrage collectif démontre toute la richesse d'une approche philosophique du sport, du dépassement de soi dans l'effort solitaire ou collectif à l'esthétique du geste tennistique, en passant par le rôle de la course à pied chez Saint-Paul. Ou comment les concepts éclairent les jeux du stade.

Recensé : Denis Moreau et Pascal Taranto (dir.), *Activités physiques et exercices spirituels, essais de philosophie du sport*, Paris, Vrin, 2008.

Au cœur de l'abondante littérature portant aujourd'hui sur le sport manquait un ouvrage à prétention et dimension strictement philosophiques, c'est-à-dire prenant le parti d'aborder comme objet philosophique, et comme objet philosophique seulement, cet objet réputé non philosophique qu'est le sport. La difficulté est d'importance en effet. Cerné de toutes parts, semble-t-il, par les études sociologiques soucieuses de décrypter le sport comme « phénomène de société », par une sociologie critique qui, sous l'influence de la pensée marxiste, a dénoncé, depuis trois ou quatre décennies, cet « opium du peuple » et icône du capitalisme marchand qu'est le sport, par les recherches historiques, psychologiques, didactiques, sans compter l'impressionnant corpus de publications « techniques » toujours plus spécialisées selon les sports, les gestuelles, les innovations du matériel ou de l'entraînement, l'« objet sport » se dilue dans ses variétés et les angles d'approche qui le visent, chacun ayant sa légitimité. On ajoutera que la saturation des médias, notamment télévisuels, par le commentaire sportif, souvent tautologique, et sa variante

scientiste, la statistique, alimente la *doxa*. Jusqu'à ce constat, paradoxal : savons-nous de quoi nous parlons lorsque nous parlons de/du sport ?

Le point de départ de cet ouvrage est donc le suivant : montrer qu'au-delà de l'aspect kaléidoscopique des discours sur le sport, celui-ci possède une « essence », que cette dernière suggère une « unité » du sport, repérable dans la comparaison historique, entre l'Antiquité et la modernité, par exemple, comme dans la diversité des pratiques. La gageure est formidablement stimulante, qui n'élude pas les difficultés. L'introduction formule très justement la sorte de quadrature que rencontre tout essai de définition du sport : 1) parvenir à spécifier le sport comme objet philosophique, hors ou en marge, ou en complément de l'analyse socio-historique saturée ; 2) établir une continuité historique du sport, malgré l'évidente disparité des contextes dans lesquels se sont déployées les pratiques corporelles (jeux, joutes, gymnastiques, sports, éducation physique, etc.) ; 3) examiner l'assimilation (ou réduction) du sport à l'exercice physique au sens le plus large et subordonné à des fins qui le dépassent ; 4) répondre à la question de l'unité et/ou de la multiplicité du/des sports.

Plus encore, on se propose ici de penser le sport non pas seulement comme « l'effet ou le symptôme d'une idéologie et d'un système, mais [...] une *pratique* dont les retentissements intellectuels sont loin d'être négligeables ». Le ton est donné : allier la rigueur de la réflexion, le ciselage méticuleux du concept à l'expérience sportive « vécue », dans la solitude ou le collectif, expérience du plaisir et de la douleur, de l'effort, de la sueur, du « style ». Les philosophes qui collaborent à cet ouvrage sont tous des sportifs et combinent avec brio la diversité si propre au sport et la recherche philosophique des fondements. La philosophie est donc bien « sur le stade », échappant « au cliché qui lie de manière inversement proportionnelle les capacités ou l'activité physiques d'une part, et d'autre part la puissance intellectuelle ou l'exercice spirituel », comme au cliché d'une hiérarchie péjorative entre les choses du corps et celles de l'esprit. C'est donc à partir du stade, de la piste cyclable, du ruban de bitume, du terrain de tennis ou de rugby que se pense le sport. C'est dans cette corrélation savoureuse entre les « sensations » du sport et sa conceptualisation que s'élabore l'ouvrage dirigé par Denis Moreau et Pascal Taranto.

Penser le corps sportif

Le livre s'organise en trois parties : « Approches », « Pratiques » et « Figures ». Dans la première, il est question de la recherche d'une « essence », difficulté d'importance en effet, dont le chapitre rédigé par Mathieu Haumesser, notamment, relève brillamment le défi. Plutôt que de s'attacher à définir une « matière logique » (les caractères composant une hypothétique « essence du sport »), cet auteur s'attache, en effet, à partir de la notion aristotélicienne du passage de la « puissance » à l'« acte », à dégager « une matière avant tout sensible ; une matière au sens propre, donc, celle de notre corps, dont l'*usage* qui est fait dans le sport, fondamentalement divers et irréductible à une réalité déterminée, trace seul la sphère du concept qui peut en procéder ». Puissance de l'effort, puissance de finalités à inventer, puissance de ses propres usages et des usages du corps, traversée par ce « désir de progrès » « volontairement laissé dans l'indétermination », telle est l'activité sportive, ni seulement un jeu, ni seulement une compétition ou un prétexte pédagogique.

Dans la même partie, Pascal Taranto relève les figures de l'imaginaire qui constituent le corps sportif, montrant notamment comment, dans le christianisme, le sport (comme exercice physique) représente le modèle exemplaire de la maîtrise de soi, plus encore de la « possession de soi », « tension permanente pour dompter le corps rebelle, et qui s'adresse donc d'abord à l'homme réel ». Quant à Dominique Doucet, il établit un rapprochement entre le sport et la science-fiction autour de la thèse suivante : « La science-fiction est à la littérature classique et à la science, ce que le sport est à l'activité quotidienne humaine : un dépassement et un délassement. Un délassement de la tension provoquée par la soumission au réel et un dépassement par l'exaltation d'un projet sur soi naissant de cette lassitude même ». Correspondances toujours, donc, entre les figures du corps, les modèles sociaux, les représentations imaginaires, les expériences artistiques et ce que l'activité « physique » ou « sportive » a de proprement « schématique » au sens kantien : modèle, archétype, interface, épure pour une compréhension de l'homme et des environnements qui sont les siens. On pourrait en dire de même des fonctionnements politiques dont le théâtre du sport donne une version simplifiante et régulée. Dans cette indétermination ou « puissance », qui est aussi le ressort de son universalité, le corps sportif, le corps plastique, le corps à l'effort donne « à voir », « à ressentir » et « à comprendre ».

La seconde partie puise, elle, au cœur des « Pratiques » : la marche (Michel Malherbe), le style du joueur de tennis (Guillaume Durand), le cycloport (Jean-François Balaudé), le rugby (Robert Damien). Sont mises en évidence ces spécificités sportives que sont le dépassement de soi dans l'effort solitaire ou collectif, ou les manières dont la gestuelle sportive peut prendre signification intellectuelle et esthétique. Ainsi, « on ne sait ce qui dans la marche l'emporte vraiment, de l'astreinte au sol ou de la liberté du mouvement ». Dans le jeu de tennis, « la force du grand styliste est de ne jamais sortir, de rester toujours au point ultime de la création ». Dans le cycloport, « tout se passe comme si l'esprit s'absorbait totalement dans le corps ; le résultat n'est pas que l'activité de l'esprit en cela même, mais que l'esprit accède, indiscernable du corps, à un plan d'existence exceptionnel ». Pour jouer au rugby, enfin, il faut « être à la fois et en même temps courageux et inventif, élégant et combatif, percutant et dynamique, intelligent et engagé, généreux et contrôlé, explosif et concentré... Des réquisitions antagoniques pour une métamorphose exaltante qu'un certain philosophe appelait la joie ! Qui ne l'a pas connue ne sait pas ce qu'est le bonheur... » Par où l'on voit que c'est bien à partir de ses pratiques que s'élabore le sens du sport, chaque contribution complétant une palette colorée, sans jamais perdre de vue les exigences du livre : comment nourrir la réflexion philosophique ? Comment cette dernière dessine-t-elle en creux les apports socio-historiques et techniques qu'elle choisit de contourner ? Comment, au travers de ces interactions entre le « stade » et le « concept », se précise une « essence », subtile et dynamique du sport ?

Sport et histoire de la philosophie

La troisième et dernière partie, sous l'aspect d'une référence sans doute plus classique à des auteurs, tente l'interprétation « sportive » de leurs textes. Robert Muller rappelle les textes fondamentaux de Platon dans les *Lois* et la *République* concernant l'éducation des enfants à la gymnastique et à la musique, cette culture du corps traversée par les finalités que la Grèce antique a attribuées à la gymnastique, militaire, médicale et pédagogique, et comment cet enseignement prend place dans une formation globale, à dimension intellectuelle et physique. « Le corps est chose honorable » et s'affirme l'idée que le « beau » se corrèle avec le « bon », que l'être humain est un « tout » complexe dont l'accession aux plus hautes sphères de la réflexion et de la pratique politique et philosophique ne saurait manquer cette étape qui est la connaissance et la maîtrise du corps. Denis Moreau propose une audacieuse analyse de la course à pied chez Saint-Paul,

insistant notamment sur l'ambivalence du plaisir sportif, sur l'entremêlement de celui-ci avec la douleur, comme passage obligé ou obstacle à surmonter. « Dans ces moments d'exception que procure l'effort d'endurance, un chrétien trouvera donc comme une jouissance anticipée du corps de gloire que sa foi lui promet pour l'autre vie. Et plus prosaïquement, il est envisageable qu'une pratique effective de la course d'endurance ait fourni à Paul son concept de corps glorieux et certains des éléments qui le constituent ». Parallèle qui illustre ici au mieux le titre de l'ouvrage et exprime l'activité réflexive, voire méditative dans le cas d'épreuves longues comme la course d'endurance, que peut requérir la pensée, comme le sport. Enfin, Blaise Benoit propose, pour conclure, de relier l'idée de « se créer un corps plus élevé (Nietzsche) » aux pratiques effectives, d'ordre « physio-psychologiques » qui visent la réhabilitation du corps chez Nietzsche. Pas de laisser-aller, ni d'hédonisme vulgaire, mais une forme d'ascèse, un contrôle de l'énergie, la canalisation d'une violence originaire observée dans l'athlétisme antique. Là encore, l'expérience de la marche excède le simple exercice physique. Il est question d'une inscription de la dimension affective et intellectuelle dans l'effort et, en retour, de la fécondité de cet effort pour l'élaboration intellectuelle. La philosophie en marchant est une aventure, avec sa part de risque, de découverte, de rugosité aussi ou d'impasse. Afin de réussir cette entreprise, « une éducation est donc requise pour favoriser l'émergence de cette légèreté, condition d'un surcroît de finesse dans la construction de la relation que nous entretenons avec le monde ».

Tenus en haleine par cette aventure, attentifs désormais à ce que le mouvement du corps recèle d'idées en puissance, à ce que le délassement du jeu ouvre de perspectives sur soi et sur autrui, à ce que le dépassement de soi déploie sans fin des facultés d'élaboration du moi et de la pensée, nous redisons la réussite de cet ouvrage et son agrément de lecture. Le pari est gagné : le sport comme objet philosophique apparaît dans toute la richesse de son concept, l'intérêt de sa diversité, le lien qu'il entretient avec la pensée et beaucoup d'œuvres majeures.

Publié dans laviedesidees.fr, le 9 juillet 2009

© laviedesidees.fr